

L'HISTOIRE ET SES ACTEURS

« La Semaine sainte » de Louis Aragon

« Les hommes et les femmes ne sont point que les porteurs de leur passé, les héritiers d'un monde, les responsables d'une série d'actes, ils sont aussi les graines de l'avenir. Le romancier n'est pas qu'un juge qui leur demande compte de ce qui fut, il est aussi l'un d'eux, un être avide de savoir ce qui sera, qui questionne passionnément ces destins individuels en quête d'une grande réponse lointaine¹. »

Aragon définit ainsi, au chapitre treize de *La Semaine sainte* (intitulé « Les graines de l'avenir »), le regard qu'il porte dans ce roman sur l'Histoire et ses acteurs : un regard soucieux de saisir l'Histoire comme possibilité, et non comme nécessité ou fatalité ; de saisir le mouvement de l'Histoire comme articulation de l'individuel et du collectif, et non d'écraser l'action des individus. Dans *La Semaine sainte*, Aragon, selon les mots de Pierre Daix, éduque le regard du lecteur à « la relativité historique² ». C'est sans doute de ce regard à hauteur d'homme que découle pour une bonne part l'emprise d'un tel roman sur ses lecteurs. Les interventions de l'auteur — une pratique constante de l'écriture romanesque d'Aragon — sont celles d'un acteur présent de l'Histoire, cherchant dans le passé les prémices de son propre temps.

Le moment historique qu'Aragon met en scène dans son roman est la semaine du 19 au 26 mars 1815, où Napoléon revint de l'île d'Elbe, poussant Louis XVIII et les princes à un nouvel exil. Pour la grande majorité des personnages du roman, dont certains avaient déjà renié Napoléon l'année précédente, la question se pose à nouveau de savoir à qui demeurer fidèle. Rendre compte d'une telle situation dans toute sa complexité exige de renoncer, pour le romancier, à prendre parti, et de privilégier la pluralité et la multiplicité des points de vue. Aragon s'y

(1) Louis Aragon, *La Semaine sainte*, Paris, Gallimard, « Folio », 1998, pp. 600-601.

(2) Pierre Daix, *Une vie à changer*, Paris, Seuil, 1975, p. 395.

emploie par exemple au chapitre deux, justement intitulé « Quatre vues de Paris ». Il nous y montre Paris envahi de militaires appelés à défendre le roi, ballottés d'ordres en contre-ordres, cherchant à démêler le vrai du faux dans les nouvelles qui leur parviennent. Nous suivons plus particulièrement et successivement les pensées de quatre de ces militaires : le lieutenant Dieudonné, fidèle en esprit à l'Empereur ; le colonel Fabvier et le maréchal Macdonald, anciens officiers supérieurs de Napoléon passés au roi ; César de Chastellux, d'une famille fidèle aux Bourbons. Dieudonné se rappelle l'abdication de l'Empereur, l'année précédente et sa chevauchée avec Fabvier ; celui-ci s'en souvient également ; Macdonald songe au ralliement de Ney au roi, puis à sa brusque et récente trahison ; Chastellux pense avec douleur au ralliement à Napoléon de son beau-frère, qu'il ne peut s'empêcher d'aimer. C'est au miroir de ces remémorations suscitées par les événements présents (et renvoyant implicitement chacun des personnages à sa propre histoire) que se révèle la complexité de la situation.

Au chapitre treize, Aragon s'arrête sur le cas de Berthier, ancien maréchal de l'Empire, fait prince de Wagram par Napoléon, passé au roi après l'abdication de l'Empereur, et accompagnant Louis XVIII dans sa fuite. Aragon écrit à son propos : « Mais l'injuste, c'est de regarder un homme d'alors, ou avec les yeux d'alors, ou avec les yeux d'aujourd'hui, les yeux d'une autre morale. Il faudrait le voir pas seulement comme le voyait Léon de Rochechouart ou Exelmans, comme le verront Seignobos, ou Mallet, mais comme il se voyait lui-même. Et le juger pas seulement dans ces huit jours où nous le rencontrons, même à la lumière de son passé, mais avec ce dernier coup de fion que l'avenir, son bref avenir va donner à son image¹. » Par une longue prolepse, Aragon mène son lecteur jusqu'à la mort de Berthier : son suicide à Bamberg, en Allemagne, la principauté de son épouse, par désespoir de savoir la France aux mains de puissances étrangères. Pierre Barbéris définit ainsi l'originalité des anticipations temporelles dans *La Semaine sainte* : « Au lieu de nous raconter le *passé* de ses héros pour mieux nous faire comprendre leur *présent*, Aragon nous dévoile leur *avenir*. Le présent n'est plus l'aboutissement nécessaire et mécanique du passé [...]. Le présent n'est qu'un intermède, un moment jamais figé et qui ne peut être jugé que lorsqu'il a pris sa place dans l'ensemble du temps achevé². » Le cas « Berthier » relève bien du renversement de perspective décrit par Barbéris. Mais Aragon ne s'en tient pas là. Il récuse et le point de vue des contemporains de son personnage, et le point de vue de ses contemporains, et le jugement des historiens — ou, du moins,

(1) *La Semaine sainte*, p. 592.

(2) Pierre Barbéris, *Lectures du réel*, Éditions Sociales, 1973, p. 39.

les tient pour insuffisants. Surtout, il invite le lecteur à prendre le point de vue de Berthier, et par conséquent à suspendre son jugement. Aragon semble suggérer que chaque lecture décide de l'avenir historique de son personnage.

Aragon se plaît aussi, dans son roman, à prendre à contre-pied les attentes « idéologiques » de son lecteur — essentiellement en n'opposant pas de façon systématique une aristocratie rétrograde et des républicains progressistes et audacieux. Au chapitre sept, le maréchal Marmont écoute le duc de Richelieu discourir sur les torts de la noblesse dans une chambre de la préfecture de Beauvais. Le discours du duc est à la fois convenu, dans la bouche d'un grand aristocrate, et lucide, dogmatique et pragmatique, passéiste et visionnaire. N'accable-t-il pas de ses reproches « cette fraction excessive de la noblesse, qui ne rêve que revanches » ? Et ne juge-t-il pas sévèrement ceux de ses pairs qui, au contraire du duc d'Havré, père de « la Compagnie d'Anzin qui a mis au jour ce trésor de charbon par lequel la France peut se sentir indépendante du Hainaut », tiennent le seul métier des armes pour digne de leur état¹ ? Plus généralement, Pierre Barbéris note justement que « ce n'est pas nécessairement chez les plébéiens qu'il faut chercher les graines de l'avenir, et [que] celui-ci n'est pas nécessairement inscrit là où l'on penserait devoir le trouver² ». Pour le lecteur de *La Semaine sainte*, lire les propos du duc de Richelieu, c'est apprendre à se méfier d'une partition trop tranchée des rôles historiques, et des idéologies qui leur sont rattachées.

Le plus remarquable des « contre-pieds idéologiques » présents dans *La Semaine sainte*, c'est sans doute de faire venir la lumière du personnage à l'origine le plus désengagé de la politique. Dans ce roman de la confusion et de la répétition apparemment stérile de l'Histoire, c'est le personnage de Théodore Géricault, le peintre, soucieux seulement de son art et de son cheval, qui fera la rencontre du troisième terme de la situation, celui qui brisera le face-à-face stérile de l'Empire et de la Monarchie : le peuple, la France.

Les prémices de cette rencontre ont lieu au chapitre sept. Théodore déambule au matin dans Beauvais : « Il erra par des rues sombres, tournant au hasard, et tomba sur un quartier dont la misère le saisit³. » Ces rues, Aragon les appelle quelques lignes plus bas « les rues pauvres ». C'est la première rencontre de Théodore avec ceux qu'Aragon appelle

(1) *La Semaine sainte*, pp. 316-317.

(2) P. Barbéris, *op. cit.*, p. 36.

(3) *La Semaine sainte*, p. 306.

« les autres¹ », avec « l'autre » social. La seconde rencontre, la rencontre capitale, a lieu au chapitre dix. La scène de cette rencontre peut être lue comme emblématique de la façon dont Aragon conçoit, dans son roman, le travail de l'Histoire : un travail obscur, souterrain, fruit du choc contradictoire des volontés individuelles.

Au chapitre dix (« La nuit des arbrisseaux »), Théodore, accompagnant avec sa compagnie de mousquetaires la fuite du roi, fait halte à Poix. Il logera pour la nuit chez le forgeron Müller, qui doit remettre un fer à son cheval. Deux voyageurs lui tiendront compagnie — l'un d'eux semble entretenir quelque liaison avec la jeune et belle épouse du forgeron. La nuit, l'apprenti de Müller, jaloux, espionne les deux voyageurs et conduit Théodore jusqu'à un cimetière où celui-ci les retrouve assistant à une réunion secrète de républicains. « Pour la première fois, Théodore se trouve devant autre chose que lui-même. [...] Ce sont les autres. Voilà qu'il a pour la première fois vu *les autres* : et c'est là le déchirement, la douleur physique, *les autres*...² »

On trouverait des scènes analogues dans *Les Cloches de Bâle*, *Les Beaux Quartiers*, ou dans *Aurélien*. La spécificité de cette scène (et du roman dans son ensemble) tient à son caractère non dogmatique. Elle est mise à distance par son contexte éminemment romanesque, par son caractère onirique — « Rien de tout cela n'a été. Peut-être que tout cela n'est qu'un rêve de Théodore [...] »³ —, et surtout par la mise en scène de la discorde au sein de ceux qui représentent pourtant, à n'en pas douter, l'avenir. Dans *La Semaine sainte*, Aragon met au second plan ses préoccupations politiques pour mettre en scène l'Histoire dans sa confusion, ses retournements et ses contradictions.

Le caractère romanesque de cette scène n'est pas exceptionnel dans *La Semaine sainte*. Croiser l'Histoire et la vie intime de ses personnages est un autre moyen pour Aragon de montrer que l'Histoire n'est pas vécue comme nous la reconstruisons *a posteriori*, mais sur le fond de préoccupations privées qui viennent infléchir la part que chaque homme y prend. Le républicain Bernard, l'amant de la jeune et belle épouse du forgeron Müller, désespéré de la séparation qu'elle lui impose, se tue d'un coup de pistolet au milieu de la débandade des partisans du roi⁴.

On peut aussi noter que le peuple n'a pas seulement, dans *La Semaine sainte*, le visage collectif, fugitivement entrevu, des pauvres de Beauvais, ou celui de ses défenseurs. Il a également celui d'Éloy Caron,

(1) *Ibid.*, p. 460.

(2) *Id.*

(3) *Ibid.*, p. 475.

(4) *Ibid.*, p. 532.

le tourbier, qui, au chapitre douze, seconde Dieudonné, passé à l'Empereur, et qui porte secours au grenadier Marc-Antoine d'Aubigny — une escarmouche a éclaté entre leurs troupes respectives, et d'Aubigny, en tombant de cheval, s'est gravement blessé. L'improbable rencontre de ces trois personnages est elle aussi symbolique. Dieudonné et d'Aubigny furent les modèles de Géricault pour l'un de ses tableaux, le portrait d'un lieutenant de chasseurs. « Ce n'était que deux ans plus tard qu'il avait eu le sentiment d'avoir fait un monstre hybride du Républicain et du grenadier de La Rochejaquelein... comme de ses contradictions propres¹. » Dieudonné face à d'Aubigny, c'est le face-à-face stérile dont nous parlions précédemment. Éloy Caron, c'est en quelque sorte la « version » rurale des pauvres de Beauvais — « le pays d'Éloy, c'était cette longue misère bourbeuse qui s'étend d'Amiens à Abbeville² ». La scène de leur rencontre est une autre mise en scène de cette dialectique historique dont *La Semaine sainte* se veut le dévoilement romanesque.

Bien d'autres éléments du roman mériteraient une analyse circonstanciée dans la perspective que nous avons adoptée : les discours des acteurs ou les prises de position du narrateur par exemple. Nous espérons cependant que les aspects auxquels nous nous sommes tenu montrent de façon suffisante que *La Semaine Sainte* n'est pas un roman dogmatique délivrant une lecture édifiante de l'Histoire, mais une démonstration de la capacité du roman à restituer celle-ci dans tous ses aléas — et, plus largement, de la fiction à être un mode de connaissance à part entière de la réalité³. L'Histoire est alors, avec toutes les destinées qu'elle brasse et rebrasse, matière romanesque par excellence — matière pour tous les excès de l'écriture romanesque. *La Semaine sainte* n'est pas sans rappeler *La Défense de l'Infini*, roman de romans inachevé et peut-être inachevable, et qu'Aragon détruisit en partie.

Quelques mots encore. La lecture de *La Semaine Sainte* ne peut manquer d'évoquer, pour le lecteur familier d'Aragon, la vie et l'engagement d'Aragon lui-même. On peut se demander si, en insistant sur la difficulté de juger ceux qui font l'Histoire, Aragon ne songe pas à lui-même et à sa position, souvent sévèrement jugée, au sein du Parti communiste français. Par ailleurs, l'association, dans le roman, du peuple et de la France, rappelle ce communisme national dont l'engagement

(1) *Ibid.*, pp. 62-63.

(2) *Ibid.*, p. 540.

(3) Pour une défense argumentée de la dimension cognitive de la fiction, cf. Jean-Marie Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?*, Le Seuil, 1999.

d'Aragon dans la Résistance fut une expression. Tout éloignée que soit la période qu'elle relate, *La Semaine sainte* n'est donc pas coupée de l'Histoire contemporaine.

Ce n'est pas non plus un roman littérairement isolé. En particulier, une étude comparée de *La Semaine sainte* et de *La Route des Flandres*, le roman de Claude Simon paru en 1960, et consacré à la débâcle de 1940, ne serait pas sans intérêt. À l'inverse d'Aragon, Claude Simon ne croit pas à la fécondité de l'Histoire ; sa description de la débâcle de 1940 s'appuie sur une vision cyclique et répétitive de l'Histoire — qui se trouve pour ainsi dire naturalisée. Si Aragon et Simon nous emmènent tous deux sur la route des Flandres, il y a entre leurs trajets respectifs tout l'écart de la désillusion.

Jean-Baptiste Mathieu